

« Quand l'ubiquité rencontre le réel »

Marlène Iucksch

Aspects sociologiques

Autrefois synonyme de mariage, le couple a connu de nombreuses évolutions en France depuis quarante ans. **Alors que 400 000 mariages étaient célébrés chaque année au début des années 1970, 228 000 l'ont été en 2016.** Cette chute rapide et profonde de la nuptialité reflète une mise à distance des plus jeunes générations vis-à-vis de l'institution matrimoniale plus qu'un rejet vis-à-vis du couple en tant que tel (Prioux, 2005). Depuis, le PACS, le « mariage pour tous » et les cohabitations diverses ont multiplié les formes habituelles de couple.

Dans ce contexte de diversification des formes d'union, **le couple « chacun chez soi »** pourrait représenter une nouvelle alternative aux autres formes conjugales. Certains médias n'hésitent pas à parler d'un mode de conjugalité qui séduit de plus en plus. Les Églises, les magazines parlent de ce phénomène relativement nouveau consistant à être ensemble sans pour autant vivre et être domicilié ensemble. De nombreux partenaires feraient le choix de ne pas vivre ensemble, désireux de préserver leur indépendance et d'échapper à la routine du quotidien. La période de confinement a été aussi un terrain de recherche prodigieux mettant en évidence le changement dans les modes relationnels.

On peut s'interroger sur la mesure du phénomène « chacun chez soi » que les Anglo-Saxons qualifient de *Living Apart Together (LAT)* et que l'on tend généralement à traduire par Couples Non Cohabitants (CNC). Les LAT sont le plus souvent mesurés dans les enquêtes démographiques à partir de la notion de « relations amoureuses stables » ou « privilégiées » avec quelqu'un qui réside dans un autre logement, sans qu'il soit fait explicitement référence à la notion de « couple ». Plusieurs profils reviennent de manière récurrente dans les typologies proposées dans les enquêtes :

- La non-cohabitation des plus jeunes qui s'apparente plutôt à une étape dans le processus de conjugalisation.
- La relation temporairement à distance, souvent contrainte par des motifs professionnels, la situation par exemple, du père militaire envoyé en mission à l'étranger.
- La non-cohabitation de partenaires ayant en charge d'autres personnes (le plus souvent des enfants d'une précédente union, parfois un parent dépendant).
- Ou encore la non-cohabitation comme une alternative aux autres formes de conjugalité plus communes (mariage, Pacs, cohabitation), en particulier pour les personnes plus âgées, veuves ou séparées.

Près d'un adulte « seul » sur quatre vit cette situation de conjugalité avec **non-cohabitation** sous formes diverses déjà évoquées. Le « célibataire » n'est donc plus forcément quelqu'un qui est seul. La proportion des 18-79 ans en France s'estimant « en couple non-cohabitant » s'établit à 2,7 %, soit **environ 1,2 million de personnes** ; tandis que **8,7 % se disent « en relation amoureuse stable non-cohabitante », soit environ 3,8 millions de personnes** d'après une autre enquête INED¹.

En fait, il s'agit de bien discriminer la situation des jeunes urbains, sans enfants, généralement non mariés ou pacsés, qui pour des raisons évidentes ne vivent pas encore ensemble, de celle des couples en relation stable mais ne vivant pas de manière structurelle dans un même domicile. La très grande majorité des personnes recensées comme *Living Apart Together* se trouvent ainsi dans la première catégorie. Il est facile d'en dresser le portrait sociologique succinct : Relation amoureuse récente – moins de deux ans –, pas d'enfant, assez souvent couple homosexuel, urbain, catégorie sociale aisée ou diplômée.

Ici, nous allons parler de la catégorie beaucoup moins courante, celle des couples avec enfant qui, pour diverses raisons, vivent depuis longtemps dans des logements distincts, chacun de leur côté, mais sans être séparés, ou en instance de divorce. On parle alors sociologiquement de « famille ou couple vivant à distance ».

Existaient auparavant les familles de marins et de militaires pour lesquelles la cohabitation entre époux était nécessairement impossible du fait des contraintes professionnelles du mari. On peut aussi rappeler les familles de chauffeurs routiers, bien que la séparation qui s'établissait régulièrement entre époux fût de courte durée.

Le phénomène majeur actuel de vie de famille à distance est la mutation professionnelle intéressante pour l'un des deux époux, généralement le mari homme. L'entreprise offre une promotion pour un emploi lointain mais très bien rémunéré, lequel s'inscrit dans un plan de carrière à long terme. La famille à distance se met en place, la mère occupe le logement familial avec les enfants plus ou moins grands et le père loge dans un autre pays, souvent, et revient de temps en temps.

Je vais aussi rapidement évoquer des aspects juridiques avant de parler de mon expérience au lycée français de Lisbonne où j'ai rencontré des familles LAT, qui nous donnent, à mon avis, des choses intéressantes méritant notre réflexion. Je veux parler ici d'une dimension non négligeable de la non-cohabitation quand les personnes ont contracté un mariage civil.

En France l'article 215 du Code civil énonce que : « Les époux s'obligent mutuellement à une communauté de vie. » Toutes les obligations liées au mariage sont maintenues. Le devoir de cohabitation existe toujours, même si les époux ont fait le choix de vivre séparément. Le non-respect de cette obligation constitue une faute que l'autre époux peut invoquer dans le cadre d'un divorce contentieux.

¹ Institut National d'Etudes Démographiques

Par communauté de vie, la jurisprudence précise qu'il s'agit de la **communauté de toit et de lit**.

La loi dispose d'une procédure curieuse, celle de la « séparation de corps » **La séparation de corps** est une procédure prévue par la loi et qui concerne uniquement les couples mariés. Elle permet aux époux de rester mariés tout en étant autorisés à ne plus vivre ensemble. Pour cela, les époux doivent se rendre devant le JAF – Juge aux affaires familiales – avec chacun un avocat différent, pour demander cette séparation de corps permettant juridiquement d'établir le fait de vivre séparément, dans deux domiciles différents tout en gardant les prérogatives, droits et devoirs conjugaux complets sauf celui de vivre ensemble. La séparation de corps est en général la première étape d'un divorce, qui prend souvent une tournure conflictuelle.

La **séparation de fait** n'existe pas dans la loi. C'est une situation dans laquelle les époux choisissent de ne plus vivre ensemble. Or juridiquement, toutes les obligations liées au mariage sont maintenues. Le devoir de cohabitation existe toujours, même si les époux ont fait le choix de vivre séparément.

Les cas rencontrés au lycée français :

Je travaille depuis un an et demi au lycée français de Lisbonne. Je n'ai jamais exercé en tant que psychologue scolaire, mais la direction du lycée m'a accordé la liberté d'y trouver une place en tant que clinicienne : je rencontre les élèves de la maternelle à la Terminale ; les parents ; les enseignants, le personnel administratif et des professionnels du réseau.

J'ai choisi de vous parler de deux cas : une fille en deuxième section de maternelle et un adolescent, 13 ans l'année dernière.

Julia (2^e Section Maternelle) avec une sœur au CE1 – J'ai été amenée à rencontrer Julia et ses parents à la demande de son maître. À l'école, elle ne pouvait rien investir, aucune activité, la tête toujours ailleurs, fatiguée, avec des cernes, elle reste collée dans les jambes de son maître, en demande permanente d'attention et de « gestes d'amour ». « Elle m'embarrasse tellement elle est collante », dit d'elle son professeur d'école.

Le père a 68 ans. C'est son 2^e mariage, il est ingénieur et vit à Luanda (Angola), et n'arrive toujours pas à se décider pour prendre sa retraite. La mère a 38 ans, vit avec sa propre mère et les deux filles dans une commune proche de Lisbonne où le père a acheté une maison pour sa famille. Le couple a décidé que, pour la scolarité de leurs filles, cela serait la meilleure décision. C'est la deuxième année que le couple est séparé.

J'ai rencontré Julia quelques fois. Son maître d'école lui a dit pourquoi elle allait voir la psychologue : il est inquiet, la sent malheureuse et veut comprendre ce qui se passe. Je lui répète l'inquiétude de son maître et elle m'a tout de suite parlé de sa tristesse, de son attente du coup de fil de son père, du coup de fil qui n'arrive pas tous les jours,

elle attend mais « c'est quand il peut ». Je lui dis que je vais voir ses parents aussi, on va essayer de comprendre les choses et on en parlera.

Dans mon bureau Julia est assez désorganisée, elle fouille à droite et à gauche, ne s'intéresse à rien en particulier, prend et lâche les objets et finit rapidement par créer un désordre considérable.

Je lui propose de dessiner. Ses dessins sont aussi fragmentés, éclatés : des bouts de choses qu'elle apprend en classe : elle dessine des cœurs, des caisses, sans pouvoir dire ce qu'elle imagine de leur contenu.

Dans un de ses dessins remplis d'objets immobiles elle a mis un sablier. En haut du sablier un **D** majuscule et en bas un **d** minuscule et de sa propre initiative elle m'explique : « On met du sable ici et ça tombe ici ». Le seul objet « vivant » qu'elle montrait – le temps (le temps d'attente, le D grand et le d petit).

Au deuxième rendez-vous, Je lui demande de dessiner sa famille.

1 – Dans une feuille rectangulaire, elle dessine une fille, en premier, en haut un peu à gauche. Elle a l'air de flotter sur un personnage qu'elle va dessiner par la suite.

2 - Sa grand-mère maternelle a une forme ronde ; je demande si elle est grosse et il me dit qu'elle est « remplie de bébés ».

3 – En dessous, sous ses pieds à elle, elle dessine sa mère sous un angle et une forme assez étranges: c'est la seule dans le dessin qui apparaît comme un amoncellement de parties du corps que j'ai du mal à comprendre (plusieurs triangles en haut, ce sont les jambes, en dessous la poitrine (« un os » au milieu, une petite forme de couleur noire), collés à la poitrine comme les mamelons, elle a placé les yeux (en précisant que « c'est ce qu'elle, la mère, voit ») En dessous de cet assemblage, elle dessine une forme de taille importante avec un fond plat et ronde sur le devant. Comme pour la souligner ou la protéger, elle fait des traits en feutre noir (« c'est les tétons »). Il n'a pas de séparation entre « les » tétons ; il n'a qu'un gros bloc. On dirait que la mère est la seule qu'elle transmet à partir de son expérience de regard de petite fille.

4 – À droite de la mère et un peu plus haut se trouve le père, dont le visage, et surtout le regard, est orienté vers le sens contraire de sa famille. Il est le seul à avoir les cheveux hérissés haut sur sa tête (tout le contraire de ce qu'il est dans la réalité). Il a un corps triangulaire et elle me signale qu'il n'a pas de bras (alors que les bras sont dessinés) et elle précise aussi qu'il a sept jambes (« c'est comme ça »). Je lui signale qu'elle a dessiné les bras et elle soulève les épaules.

5 – En haut, à côté du père, elle dessine sa sœur, en partie coupée, sortant de la page.

Je profite que le père soit quelques jours à Lisbonne et je propose de le rencontrer en couple. On est obligé de passer d'une langue à l'autre car la mère comprend un peu le français mais ne le parle pas, le père comprend et s'exprime en portugais, mais il est loin d'être fluent. Je parle le portugais du Brésil et je suis encore un peu embarrassée par moments et dois faire un effort pour comprendre les nuances de la langue portugaise et le portugais d'Afrique.

En racontant son parcours de vie, le père évoque son premier mariage en France. De ce mariage il a un fils, qui travaille avec lui à l'étranger, puis il raconte la séparation, le divorce, l'installation en Angola, son nouveau mariage et la nouvelle séparation (cette fois-ci en raison du projet pour les filles).

J'entends leur choix de vie, mais je ne voyais dans ces rencontres rien qui puisse supposer une vie de couple, un désir, un manque l'un de l'autre. Ils évoquent tout de même le projet de reprendre une vie commune, conditionnée à la retraite de Monsieur, décision qui n'est pas encore possible car, à 68 ans il est chargé des projets en cours à Luanda.

Ils avaient un discours assez plaqué sur ce projet de vie ; il n'y avait pas d'antériorité à cette situation dont on ne sait pas comment cela pouvait évoluer. Je leur demande leur histoire : leur rencontre, la décision de faire couple. Madame était un peu gênée lors de cette conversation ; Monsieur raconte qu'elle est arrivée chez lui assez jeune, en tant que domestique, il était malheureux de son divorce, ils se sont « connus » bibliquement et ont commencé une vie de couple. Ensuite est arrivée la naissance des filles, qu'elle voulait avoir, alors qu'il ne semblait pas partant pour recommencer une paternité.

Après ce premier rendez-vous avec le couple en présentiel, on devait se revoir mais Monsieur a anticipé son retour en Angola. Nous avons eu un autre rdv – elle en présentiel et lui par Whatsapp, c'était assez bâclé, la connexion n'était pas bonne. Madame a ajouté que c'était souvent le cas, surtout quand il est en déplacement en zone rurale. Ils parlent quand c'est possible et il rejoint sa famille tous les 3, 4 mois.

J'ai opté pour faire un court suivi de la mère, toujours au lycée, il fallait un récit de ce qui se passe dans cette famille. J'appelle cela des conversations, pour entendre les signifiants qui soutiennent la vie qu'ils ont choisi de vivre, comment chacun, les enfants, viendra à trouver une place pour elles.

Elle a pu pas mal parler. Elle me dira qu'elle ne s'attendait pas à tant de problèmes, que son mari paraissait prêt à la suivre mais, finalement, elle voit qu'il est très attaché à sa vie « là-bas » ; qu'elle et sa propre mère sont débordées par la charge de deux filles « capricieuses, exigeantes et qui imposent de la négociation en permanence. Si elles

n'obtiennent pas ce qu'elles veulent, elles provoquent des scandales dans les lieux publics », obligeant les deux femmes à céder.

Par ailleurs, ils sont mariés, mais la mère n'a toujours pas droit aux avantages d'un citoyen européen habitant au Portugal. Elle et sa mère ont toutes les contraintes administratives à régler ici. La mère me parle de sa vie, sa routine pas très commode car elles habitent de l'autre côté du Tage, il faut se lever à 5h30 du matin pour tout organiser et amener les filles au lycée à 8h. Ses filles la torturent avec des exigences qu'elle ne se sent pas autorisée de refuser, « déjà qu'elles ont perdu leur père et tout ce qu'elles ont laissé au pays » ; « elles sont malheureuses ». La mère est métisse et les filles sont blondes comme le père. Je me suis demandé si quand ses filles font des scandales en public, elle ne se sent pas autorisée de refuser ce qu'elles exigent, par crainte de ce que penseraient les personnes (la « domestique » ne s'occupe pas bien des enfants»).

Elle avoue qu'elle a commencé à en avoir marre de se trouver avec sa mère dans un engrenage lourd, avec la charge d'élever ses filles et elle a décidé de créer une boîte d'import, export avec l'Asie.

Dans un autre cas d'une petite fille (5 ans et demi) avec une situation semblable, celle-ci fait des crises au moment du départ de son père. Elle veut partir avec lui et même à l'aéroport elle veut embarquer avec lui. Je l'ai vue récemment : c'est une fille qui a des problèmes importants de mémoire mais elle n'oublie pas qu'elle a laissé une chienne à Luanda, animal quelle réclame sans arrêt.

Nicolas

Nicolas a 13 ans (une petite sœur de 7 ans), père français, mère portugaise, le domicile du couple est à Lisbonne, le père travaille au Mozambique où il a un autre domicile ; il vient à Lisbonne tous les 3, 4 mois environ et ils passent ensemble un mois de vacances pendant l'été ; le couple a trouvé ce mode de vie depuis que Nicolas a un peu plus de 7 ans.

À mon arrivée au lycée en février 2022, les problèmes de Nicolas prenaient beaucoup de place : considéré comme un élève éveillé, intelligent, et en même temps instable, avec un manque de confiance en lui, anxieux, et une évidente difficulté de socialisation, souvent au centre d'incidents : violences physique, vol. Il lui était reproché surtout sa manière de dire les choses, en particulier aux filles, avec des connotations sexuelles crues. Cela provoquait des situations difficiles à gérer avec les adolescentes et leurs parents. Il avait un seul copain, aussi en difficulté.

Dès le début il m'a été signalé que la mère était débordée, seule avec les deux enfants à Lisbonne, souvent appelée au lycée. Dans un service hospitalier de Lisbonne, Nicolas

venait de recevoir un diagnostic de « spectre autistique » et la mère passait des heures sur Internet pour comprendre ce qui se passait.

J'ai pu rencontrer Nicolas une seule fois, il n'était pas content avec son diagnostic, qu'il ne nomme pas. Par contre, j'ai rencontré la mère avec une certaine régularité pendant quelques mois, en raison des incidents. À partir de ces contacts avec la mère il a été possible de rencontrer aussi le père. Dès le début j'entendais les reproches de la mère sur la manière d'être du père : « il est ailleurs », « il ne s'implique pas avec son fils », « ils sont étrangers l'un à l'autre ».

Je constate que le père est un homme impliqué dans la conversation et en même temps il fronce les sourcils, sans perdre son air souriant : les problèmes de sa vie familiale, de son fils adolescent au lycée semblaient à mille lieues de son sujet. Avec une certaine gêne, peu à peu le père dit clairement qu'il est loin de pouvoir comprendre ce qui se passe pour son fils ; qu'il ne sait pas ce qu'il peut faire pour lui. Lui et son fils sont des vrais étrangers et, à aucun moment pendant les courts séjours avec sa famille, il peut trouver un moyen pour être avec Nicolas. Il ne comprend pas ses demandes, ses réactions, il ne sait pas ce que son fils veut de lui. Il remarque que son fils est collé à sa mère, ce à quoi elle répond avec une certaine amertume qu'elle élève les enfants seule, toutes les préoccupations pèsent sur elle.

Je l'ai vu quelques fois en présentiel, puis par Whatsapp et Google meet. Quand nous parlions à distance il n'était pas dans le même engagement, il s'appuyait sur ce que faisait sa femme. On pouvait le tenir informé des choses qui se passaient ici mais c'était impossible d'engager une conversation, de le faire parler de lui, il était bloqué, il n'arrivait pas à énoncer ce qu'il en était d'être le mari de sa femme, le père de ses enfants. Il était loin d'entendre sa propre chaîne signifiante dans la scène qui se passait à Lisbonne. Il était dans un autre espace-temps. Il ne supposait pas un lieu des signifiants sur lequel sa femme, son fils viendraient trouver quelqu'un, un sujet.

En présentiel, le voyant démuni, je lui posais des questions assez basiques : sur ce qu'il pouvait imaginer de faire avec son fils – des activités « entre hommes » (tout l'agenda de la famille était organisé par la mère, et quand il était à Lisbonne, il s'en accommodait, ne prenait aucune initiative). C'était assez touchant, il se montrait assez sympathique, il me regardait déconcerté, rien ne lui passait par la tête. Le temps qu'il passait à Lisbonne était un moment de repos et donc, le fait de s'occuper de sa vie familiale, en particulier des enfants, ne prenait pas d'espace dans sa vie psychique. Une fois, devant les plaintes de sa femme de son « absence », il a dit comme une évidence qu'il faisait des courses.

J'ai pas mal insisté pour le faire parler : de lui, de sa famille, de son adolescence, de sa rencontre avec la vie amoureuse, la rencontre avec sa femme, de ses enfants, en particulier de son fils. Les parents, en particulier le père, étaient très embêtés des paroles et des attitudes crûment sexualisées de son fils au lycée (« sale pute, je vais

mettre ma bite dans ton cul ») – des propos qu’il sortait devant les autres et envoyait pas message, donc avec aucun moyen pour se dérober par la suite.

Le père me donnait l’impression d’être sorti de la scène familiale tout en tenant une place ferme dans l’aspect matériel, financier et pour le partage des inquiétudes. Il était dépassé, démuné mais très concerné par la situation. Je le voyais de plus en plus atteint narcissiquement du fait des notes du lycée, les exclusions de son fils, de la colère d’autres parents apparaissant dans l’espace public... Il recevait en pleine figure le retour de ses années d’absence. On parlait de lui ainsi : « Il est où le père de ce violeur ? »

Quelques fois nous avons pu avoir des conversations avec la mère dans mon bureau et le père par Whatsapp. La méconnaissance qui s’accumulait au fil du temps s’aggravait à la puberté de Nicolas, avec les transformations du corps, les poils qui poussaient. Ces faits éloignaient davantage le père et le fils.

À l’approche des vacances d’été, j’ai été surprise. Pour la première fois le père posait une demande. La famille allait passer des vacances en France et il allait faire tout le trajet en voiture avec Nicolas, la mère avec la fille par avion.

Pour la première fois, j’ai vu le père habité d’une vraie inquiétude jusqu’alors insoupçonnée, déniée. Voyant l’état d’agitation de son mari, Madame a pris rdv dans mon cabinet pour le couple. C’est surtout le père qui a beaucoup parlé de (je le dirai avec mes mots à moi) ce qui en lui se trouvait vide, sans accroche pour tenir une conversation avec son fils. Il n’avait pas fait l’expérience d’être un père dans la réalité, dans la « vraie vie » pour ses enfants, en particulier pour son fils. Il était horrifié à l’idée de faire ce trajet avec ce fils étranger : « Je ne le connais pas, je ne sais pas de quoi on peut parler, je vais l’amener dans un magasin pour qu’il achète des jeux, des livres, ce qu’il veut ». Le pire c’était le fait qu’ils devaient dormir dans un hôtel en route. J’ai pu le voir deux fois. Il a même pu dire combien il avait besoin de parler de lui – de son éducation, de son adolescence, de la découverte de la sexualité.

Je vous avoue que j’ai souhaité que ce Monsieur reste plus longtemps à Lisbonne, j’entendais sa demande de parler à un psychanalyste. Je ne les ai plus jamais revus, personne. Par contre, dans les réunions du lycée j’ai eu des échos de Nicolas : plus aucun problème, il est bien intégré, considéré comme excellent musicien, fragile mais sans grand écart comme pendant l’année précédente.

Réflexions psychanalytiques :

J’ai parfaitement conscience qu’il ne s’agit pas ici d’un accompagnement clinique. Dans certains cas ce sont des prises en charge ponctuelles pour comprendre ce qui se

passer et orienter la personne, le jeune et ses parents vers des collègues à l'extérieur. Pourtant, dans d'autres situations, j'ai été conduite à revoir l'élève, les parents à différentes reprises au long du temps, d'une année à l'autre.

J'ai suivi avec attention ces histoires où apparemment la relation du couple et la vie familiale étaient organisés dans un idéal commun, où rien ne se montrait de conflictuel, mais paraissait plutôt posé comme une décision consensuelle de vivre séparément, avec une frontière posée entre eux. Cependant, au fur et à mesure que je découvrais les problèmes de certains enfants que je rencontrais, je me posais la question : comment chaque membre de la famille s'y tenait. Comment chaque sujet y trouvait son compte ?

Dans les cas de familles LAT, j'ai rencontré des enfants qui, à mon avis, montrent la symptomatologie de ce qui n'a pas pu se construire, se soutenir avec toutes les nuances introduites par la diversité des situations, des facteurs professionnels, les histoires personnelles... et la chaîne signifiante de chaque sujet bien entendu, dans une forme de conjugalité, de parentalité pour le moins singulière.

La question du statut de l'image a attiré mon attention, avec ces rencontres sur l'écran négociées, fixées, ritualisées, parfois improvisées, ratées. En tout cas, le grand espoir mis dans la technologie pour garantir que les personnes qui s'aiment, soient ensemble tout en étant éloignées donne à réfléchir. On n'est plus dans un temps où il faut écrire des lettres qui mettront des semaines, des mois pour arriver au destinataire, ou ne jamais arriver. Dans le circuit pulsionnel, l'écran permet de se voir, se parler, le circuit pulsionnel scopique et invocant fonctionne mais ça s'arrête là : il n'y a pas le « sentir l'autre », pouvoir l'effleurer, le toucher, négocier selon l'occasion, comment sera tissé, brodé le être ensemble dans un lieu et au quotidien.

Une première idée qui vient est celle de **l'étrangéité de la situation**. Le père le plus souvent concerné par l'éloignement en tant que parent seul, est absent physiquement tout en étant présent fictivement par le biais de l'écran d'ordinateur ou du téléphone. Ce n'est pas une présence virtuelle (au sens propre, car le virtuel est ce qui s'oppose au présent, à l'actuel). À partir de cette étrangéité, peut-on évoquer le célèbre « *unheimlichkeit* » freudien, ou encore une « inquiétante familiarité » plutôt que « inquiétante étrangeté » ?

En quoi le familier, à savoir un père que l'on connaît, que l'on voit revenir à la maison plus ou moins régulièrement, prendrait-il peu à peu la forme d'une inquiétante familiarité allant jusqu'à causer de profondes crises d'angoisse ?

C'est le cas d'une fillette que je vois actuellement : elle est habituée à la séparation de ses parents mais en accompagnant son père à l'aéroport à son retour chez lui, elle fait des crises « incontrôlables », à tel point que la mère a été obligée d'arrêter ce qu'ils avaient envisagé comme un moyen de tranquilliser l'enfant.

L'exemple clinique de Julia, dans son dessin de sa famille, permet aussi de revenir au « *unheimlich* ». Le père possède 7 pieds et n'a pas de bras, même si elle le dessine. Le corps de la mère devient morcelé – elle fait couple de parents avec sa propre mère, elle est la femme d'un homme qui est engagé dans une vie avec elle sans être là.

Lacan écrit dans le séminaire *L'Angoisse* :

« *L'Unheimlich* est ce qui apparaît à la place où devrait être le moins-phi. Ce dont tout part c'est de la castration imaginaire, car il n'y a pas d'image du manque ». (p. 53 dans l'édition du Seuil).

Ici, la vie psychique de l'enfant se trouve perturbée par l'alternance d'un père présent par l'image et le son mais non physiquement, et à sa réapparition de temps à autre, pour un temps plus ou moins long. La castration imaginaire ou la formalisation logique du phallus imaginaire non existant est perturbée ou complexifiée par le jeu d'apparitions imagées du père suivies d'apparition dans la réalité et le quotidien de la famille.

Pourrait-on utiliser le concept de « père fantomatique » ou « parent fantôme » qui introduit à l'idée de « double » plus ou moins inquiétant. Le parent n'est pas là mais il existe bel et bien par son « double pixélisé » et de temps à autre par sa réapparition ponctuelle, plus au moins passivée dans le contexte (il est le visiteur, l'inhabituel « quand il se pointe »). Le mot même d'« être représenté » indique par le « re », cette idée de double : il est présent de deux manières, par des pixels et par lui-même dans sa corporéité. Il devient à proprement parler un « revenant ». Dans les cas que j'évoque ici, je viens à en faire l'hypothèse que dans la vie psychique des enfants, cela peut alors se traduire par une diversité des troubles évoqués plus haut.

Pour les cas d'adolescents, le père « revenant » est le moins apprécié ou apparaissant comme l'étranger qui ne connaît pas ses enfants et qui « se mêle de ce qui ne le regarde pas », une espèce de faux « beau-père », de compagnon fictif de la mère qui revient occuper une place extraordinaire, celle la plupart du temps qui est restée vide dans le lit conjugal.

Le père qui « ne sait pas faire », qui ignore le quotidien de sa famille, c'est celui qui veut prendre sa place une fois revenu. Mais comme on le dit dans les comptines « qui va à la chasse, perd sa place ». L'adolescent rechigne, se rebelle, n'accepte pas l'intrus. Qui est-il pour venir me dire de faire ceci ou cela ? Pour entrer dans mon univers ? D'ailleurs, la mère le soutiendra-t-elle ou, en douce ou ouvertement, refusera-t-elle l'intervention du père revenant ?

Le don fabuleux d'**ubiquité** créé par les techniques d'informatique et de communication, ce rêve d'abolition des distances, et même pour partie du temps issu de l'invention des Facebook, Whatsapp, Twitter et autres Instagram et Zoom rencontre ici **le Réel, l'impossible**. L'existence d'un père banal, présent au quotidien, aide à la constitution du nœud borroméen liant les trois registres du R, S et I, notamment pour l'enfant et l'adolescent, par l'identification et par opposition vis-à-vis de lui. Il présentifie ou incarne notamment avec plus ou moins de bonheur ce tiers si indispensable entre la mère et l'enfant. Dans les cas de conjugalité à distance, cette construction logique peut présenter (je dis « peut présenter ») plus facilement des risques de défaillance, surtout si se greffent dans le dialogue inter-médié entre les parents, des récriminations, des reproches de la part du parent sur qui tout repose dans le quotidien.

Ce n'est pas le double pixélisé du père qui conduira les enfants à l'école, dans les activités ludiques ou sportives, qui aidera aux tâches du quotidien, qui affrontera les conflits dans la fratrie, dans les rapports avec les petits « autres ». Le don d'ubiquité apparaîtra alors comme un immense « leurre » pour le parent en charge des enfants. On voit apparaître à certains moments mais en particulier à la puberté, adolescence, les différents effets de la méconnaissance, l'étrangéité des rapports familiaux.

Bien sûr, la distance et la médiation des écrans atténue les conflits directs entre époux. Les assiettes ne peuvent pas voler entre eux. Pour autant, les quiproquos, oppositions, insatisfactions, griefs, les désaccords sur l'éducation des enfants, les mille facettes de la demande, les nuances énigmatiques du désir, les révélations dans les échanges de regard, seront-ils résolus ou surmontés plus facilement ?

On peut se poser la question également de la construction de la conception de la vie sexuelle parentale par les enfants de la « conjugalité à distance ». Comment sont venus les enfants ? Par une relation sexuelle de circonstance ? Entre deux voyages ? Est-ce bien réellement ce qui s'est passé ? Ce père si absent est-il bien mon père ? Quelles représentations logiques pourra construire l'enfant et l'adolescent pour la fonction phallique, pour le phallus dans ses dimensions imaginaire (moins phi), symbolique (le signifiant phallique) et réelle.

Dans l'écran, la chaîne signifiante de l'enfant peut rester confisquée dans l'imaginaire – faisant les frais de la méconnaissance de l'être, de la méconnaissance du manque dans l'autre, de la méconnaissance de son désir, ce qui compromet tout le circuit de l'identification.

Lisbonne juin 2023

Marlène Iucksch